

**« Un balcon en forêt » Julien Gracq. 1958. Edition Corti.**  
60 ans pour une œuvre à la beauté inaltérable.

Un balcon suspendu au dessus du temps. Un chant lyrique qui au delà de la forêt des Ardennes percute nos âmes endormies.

Le récit commence en 1939, lors de la prise de commandement de l'aspirant Grange, pendant la « drôle de guerre », de la maison-forte des Falizes située dans la forêt ardennaise, et se finit le 13 mai 1940 après l'attaque allemande. Ce balcon semble représenter le passage entre le réel d'une Histoire de plus en plus menaçante « la drôle de guerre » et le retranchement progressif et concomitant de Grange sur un monde poétique intérieur. Il y a une progression parallèle sans point de rencontre possible autre que la mort du narrateur entre le monde extérieur fait d'angoisses : la guerre, et la plénitude d'un monde intérieur que permet la contemplation et la pénétration de la Nature : nature forêt et nature femme. Plus le déploiement des deux armées qui se font face se rapproche, plus l'enveloppante forêt et sa rencontre avec Mona procurent au narrateur des perceptions d'une volupté inouïe. Le style d'une richesse fabuleuse déployé avec une savante évidence, nous embarque, nous tient, nous fascine, sans jamais nous perdre. Phrase à phrase nous progressons dans les fastes de sensations présentes. Cette exploration du territoire que domine le balcon, est aléatoire et systématique, elle met tous nos sens en émoi, le regard d'abord puisqu'il s'agit d'un point d'observation, l'ouïe est perpétuellement aux aguets, mais aussi le toucher avec Mona et le froid pénétrant au cœur de l'hiver. Chaque élément devient une source jaillissante d'émotions, Gracq nous fait voir, entendre, sentir et ressentir. Par lui nous découvrons le monde, c'est un artiste essentiel à notre accomplissement.

« La neige prêtait à cette forêt basse et rustaude de l'Ardenne un charme que n'ont pas les futaies de montagne, ni les sapinières des Vosges sous leur chandelle de glace. Sur les ramilles courtes et roides de ses taillis, où le vent n'avait pas de prise, les chenilles blanches s'accrochaient pendant des semaines sans s'écrouler, soudées à l'écorce par de minces berlingots de glace qui étaient les gouttes du dégel reprises toutes vives par le froid des nuits longues... Un ciel d'un bleu violent éclatait sur le paysage de de fête » (p 97)

Une œuvre « où se croisent avant de se quitter pour ne plus se revoir, dans un climat de légèreté et de détachement irréel, des êtres qui sont en partance, et autour desquels l'avenir fait comme une palpitation d'éventail » Julien Gracq « En lisant en écrivant » (p 89)

Odile Gasquet, mai 2018.